



La Chronique de Jean-Bernard Vuilleme

Prenons maintenant les lettres rédigées mais jamais envoyées, un instant suspendues dans l'intention de dire et qui se contentent d'elles-mêmes, sans autre objet que l'établissement des phrases, leur sens peut-être et leur calligraphie surtout, les lettres qui ne sont pas parties et ne partiront plus. Les lettres qu'un scribe se destinait à lui-même sans le savoir, en parlant à quelqu'un, et qui n'autorisaient pas les derniers gestes: mettre sous enveloppe, rédiger l'adresse, coller le timbre. Des lettres justifiées par le seul effort de les vouloir lettres et qu'un grain de sable dans la ligne rendait finalement impropres à la consommation.

Qu'y disions-nous? A qui parlions-nous? C'était le problème, et la difficulté. Mises au propre, et parfois même dactylographiées, ces lettres ont pris le chemin de la corbeille à papier. Il y a longtemps qu'elles ont brûlé et leur auteur lui-même n'en sait plus rien, ni le contenu ni le nom de la personne à qui il croyait les destiner quand il commençait à les écrire. Il ne sait qu'une chose: il lui est arrivé d'écrire des lettres jamais expédiées. Il ne saurait dire qu'il le regrette, qu'il aurait dû se contraindre quand même aux derniers gestes.

Trempons maintenant les mains dans le carton d'un brocanteur et brassons ses cartes postales. Pêchons dans ce vieux courrier qui fut expé-

dié. Ne retenir que les cartes rédigées. Et lire quelques-unes au hasard. Elles ont été rédigées, expédiées. Elles ont été lues.

Un jour, elles ont dit quelque chose à quelqu'un. Là, tels qu'ils se pêchent dans le carton, ces messages sont devenus insensés. Des morceaux d'anecdotes dont il ne reste que l'émotion du trait, à un certain moment, quand une main traçait la ligne, cette main supposée, imaginée, comme le regard du lecteur appelé par la personne qui l'écrivait. Imaginer ce regard avide de lire dans un visage connu et peut-être aimé. Imaginer ce que pouvait représenter pour ce lecteur l'arrivée de cette carte, et puis une phrase comme celle-là: «Mardi nous avons fait une longue promenade à cheval. C'était très agréable. J'ai beaucoup pensé à toi».

Prendre une autre carte, lire, et d'autres encore, lire jusqu'à ne plus supporter ces messages sans suite, ces visages imaginés, ces mains appliquées à tracer. Lire jusqu'à vouloir chercher la même écriture et reconnaître un petit bout d'histoire dans ce chaos de moments écrits mystérieusement rassemblés dans le carton du brocanteur. En tenir quatre enfin, rédigées par Marius en 1925, à Paris, d'une écriture appliquée, minuscule (comme s'il n'y avait chaque fois qu'une seule carte disponible et qu'il devait dire le maximum de choses sans dépasser ce cadre), quatre cartes

qu'il commençait ainsi: Ma petite femme chérie - Ma femme bien-aimée - Ma bonne maman - Ma petite fille chérie.

C'était un homme alité qui s'appelait Marius, en cure dans un établissement parisien. Il espérait guérir rapidement et rédigeait en attendant des messages affectueux à sa famille. Il embrassait tout le monde très fort à Limoges. Une histoire, au moins le petit bout d'une histoire terminée depuis longtemps et reconstituée comme un puzzle plein de trous un jour lointain dans le carton du brocanteur. Plus de main, plus de regard: sûrement plus personne. Juste ces lignes sous les yeux d'un fouineur d'une autre époque.

Rassemblons enfin ces lettres jamais expédiées et ces cartes étrangères soudain captivées par quelques lignes banales dont il est devenu l'improbable et dernier destinataire. Des mots partis en fumée, des mots qui voyagent dans le temps par d'imprévisibles détours. Ça fait un drôle de paquet plein de vide noué par un fil de vie. Ça ne signifie rien. Ou peut-être ceci: il est impossible de se croire innocent d'écrire. Même quand on a transformé du temps en lettres jamais expédiées, qu'on a cru bon parfois de dire pour parvenir à se taire, même ce non-lieu ramené à la merveilleuse banalité des messages échangés. /jvb

Dans le carton, la vie

Paris, 20. 4. 90
 Ma petite femme bien-aimée,
 Coïncidence bizarre! Je n'ai pu t'écrire hier pour la même raison que toi - j'ai fini froid en me promenant au jardin avant-hier - je me suis un peu enroulé avec mal à la gorge. Hier j'avais un peu de fièvre et j'ai dû garder le lit. Aujourd'hui la fièvre est tombée, je vas bien et le mal de gorge disparaît vite avec quelques inhalations. J'espère que ton cas va être plus facile. Esprère... que le mal cesse tu seras bon à fait rétabli lorsque cette course va t'arriver. Pauvre chérie, je n'aurais tant t'ête près de toi pour te soigner! bons-mois vite pour me voir que tu es rétablie, car je suis très ennuyé de te voir malade. Je reviens aux rayons aujourd'hui. Je compte toujours sortir de l'hôpital bientôt. Serais-je complètement guéri? Je n'en suis sûr encore. Mais je reviens à tout le fin de mois, je n'en suis trop sûr.
 A toi toute ma tendresse et un plus doux baisers. Marius

MA PETITE FEMME BIEN-AIMÉE - (...) A toi toute ma tendresse et mes plus doux baisers, Marius.